

Le bon usage de la poétique des *Machos*

Lise Payette, *Le mal du pays : chroniques 2007–2012*, Lux, 2012, 235 p.

Jonathan Livernois

Number 299, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Livernois, J. (2013). Review of [Le bon usage de la poétique des *Machos* / Lise Payette, *Le mal du pays : chroniques 2007–2012*, Lux, 2012, 235 p.] *Liberté*, (299), 42–43.

Le bon usage de la poésie des Machos

Femme de télévision, journaliste, ancienne ministre, Lise Payette fait paraître un recueil de ses chroniques publiées dans *Le Devoir*.

JONATHAN LIVERNOIS

TU ES NÉ en 1982. Dans ta première jeunesse, tu ignores beaucoup de choses sur la vie de Lise Payette. Tu la connais d'abord comme auteure de téléromans, tels que *Les Dames de cœur*, *Montréal, ville ouverte* et, surtout, *Marilyn*. De cette quotidienne, tu gardes un souvenir flou. Tu te rappelles quand même que la femme de ménage Marilyn y devenait maîtresse de Montréal et que le personnage de Robert Lalonde se faisait tirer dessus. Ça reste gravé dans la mémoire, une tentative d'assassinat contre un romancier d'Oka.

Plusieurs années plus tard, tu apprends que Lise Payette est chroniqueuse au *Journal de Montréal*. Tu y vois une victoire différée du féminisme contre la célèbre page 7 du tabloïd. Mais, en 2007, parce que le quotidien de la rue Frontenac décide de reprendre ses textes afin de remplir les pages du *Journal de Québec* en lock-out, elle prend son manteau et s'en va. Tu trouves ça admirable. Par contre, tu es déçu de Michel Beaudry, qui continue à parler des plus récents tournois de golf. La même année, *Le Devoir* offre une tribune à Lise Payette. C'est bien, mais tu ne la lis pas. Pourtant, tu aimes Lise Payette : tu sais maintenant qu'elle a été une grande vedette de la télévision, une très bonne intervieweuse et une féministe tout-terrain. Elle a aussi été politicienne. Souverainiste, elle a été ministre du premier gouvernement Lévesque et responsable de la réforme de l'assurance automobile du Québec. Malgré cette vie admirable, chaque fois que tu lis quelques lignes de sa chronique du vendredi, tu penses au sketch de RBO qui parodiait son téléroman *Les Machos* (diffusé au milieu des années quatre-vingt-dix), rebaptisé pour l'occasion *Les Nachos*. On y voyait des personnages féminins prendre la parole, distillant des propos féministes stéréotypés et brandissant une pancarte où l'on pouvait lire le mot « message ». Ses chroniques du *Devoir* te semblent avoir le même problème : qu'elles traitent du gouvernement Charest, de féminisme, de la grève étudiante, de l'information au XXI^e siècle ou de l'indépendance du Québec, elles ont toutes

de gros sabots. Tu ne comprends pas pourquoi Lux publie *Le mal du pays*, un recueil de ses meilleures chroniques parues dans le *Devoir* entre 2007 et 2012. Mais, après l'avoir lu, tu comprends. Et tu arrêtes d'écrire à la deuxième personne du singulier.

L'idée de colliger des essais ou des chroniques pour en faire un recueil ne surprendra personne. C'est même plutôt la norme lorsqu'on parle d'essais au Québec, comme le notait François Ricard dès la fin des années soixante-dix. Des pensées asthmatiques y trouveraient-elles un peu d'air ? Chose certaine, une fois rassemblés, ces textes circonstanciels révèlent ce que Ricard nomme leur « nécessité intérieure », c'est-à-dire leur fil conducteur, difficilement identifiable à la petite semaine. Ainsi se sont constituées, au début des années soixante, les œuvres déterminantes que furent *Convergences* de Jean LeMoine, *La ligne du risque* de Pierre Vadeboncoeur, *L'homme d'ici* d'Ernest Gagnon et *Une littérature qui se fait* de Gilles Marcotte. Cinquante ans plus tard, les choses n'ont guère changé : la principale collection d'essais au Québec porte le joli nom de « *Papiers collés* ». Notre pensée est encore et toujours inachevée ou fragmentaire, selon l'optimisme du moment.

Le mal du pays de Lise Payette profite-t-il de l'« effet » recueil ? Ses textes y trouvent-ils une nouvelle jeunesse ? Et leur fil conducteur ? Les ressorts formels deviennent-ils évidents ? Pas facile de répondre. Chose certaine, ce qui agaçait à la lecture de la première chronique agace toujours à la fin du recueil. D'abord apparaît ça et là un lyrisme indépendantiste sans valeur mironienne ajoutée. Par exemple :

Tout le monde sait, cependant, que le Québec va finir par se réveiller. Le problème, c'est de savoir quand. Un beau matin, quelqu'un va lui marcher sur le gros

orteil et il risque de se réveiller de mauvaise humeur. De nouveaux chefs vont sortir du lot. Les Québécois vont relever la tête et se donner la perspective qui leur fait tellement défaut en ce moment. Nous aurons retrouvé le goût de la conquête.

Vœux pieux. De toute façon, des chefs sont déjà sortis du lot au Québec et n'ont pas été suivis. C'est dire qu'il ne faut pas attendre Jean-François Lisée pour faire l'indépendance.

Outre cet optimisme de 1975, qui laisse de glace le lecteur né à l'époque de la comédie musicale *Pied de poule*, il y a une certaine naïveté, plus ou moins feinte, qui parsème le recueil. Voilà qui peut surprendre, d'autant plus que cela n'enlève rien à la sagacité de Lise Payette. Ainsi, lors de la remise de la Légion d'honneur à Jean Charest, en février 2009, elle espère (vraiment ?) que ce dernier fera un coup d'éclat, qu'il refusera la médaille et qu'il la remettra dans la poche de Nicolas Sarkozy, question de dénoncer avec fracas les déclarations de ce dernier sur le destin du Québec. Inutile de dire qu'elle a été déçue : « Sarkozy passe la médaille au cou de Jean Charest. J'ai envie de pleurer. J'ai honte de voir que Paul Desmarais applaudit. Jean Charest se fait tout petit pour être à la hauteur de Sarkozy et je sais que s'il rougit, ce n'est pas de honte, mais de plaisir. » Aussi, on se demandera si elle s'illusionne sur les capacités réelles des Québécois : « Jean Charest

LISE PAYETTE
*Le mal du pays :
chroniques 2007-2012,
Lux, 2012, 235 p.*

planifie la vente de nos ressources pour une bouchée de pain, encore une fois, en pensant sans doute qu'on ne s'en apercevra pas. Pire, qu'on ne réagira pas. Ce qu'il envisage n'a pas plus de sens maintenant que sous Duplessis. Nous ne pouvons pas nous faire manger la laine sur le dos encore une fois.» On aimerait le croire, mais comme Lise Payette le concède elle-même, les Québécois ne se souviennent pas de grand-chose. Et ils ont beaucoup de laine sur le dos.

Je mentirais en affirmant que *Le mal du pays* est un essai remarquable. Il n'empêche que la mise en recueil des textes de Lise Payette a un effet certain sur ceux-ci. Malgré leurs défauts formels et leur écriture manquant quelque peu de relief, ils créent subrepticement, une fois réunis, une relation forte entre Lise Payette et son lecteur. Il y a, d'un côté, l'amour franc et inaltérable de la chroniqueuse pour le Québec. Il y a, de l'autre, l'accumulation de motifs provoquant un écœurement qui ferait damner n'importe quel saint martyr canadien. Étonnamment, les deux dimensions finissent par se renforcer l'une l'autre, chez le lecteur comme chez madame Payette. Plus elle aime le Québec, plus nous haïssons les coquins qui brisent son élan. Plus elle vilipende les coquins, plus on a de l'espoir pour le Québec. Et vice versa. Au cœur de cette relation, il y a quelque chose comme la constance d'une *raging granny*. Une simple illustration du phénomène : Lise Payette espère tant et si bien le ressaisissement du Québec qu'on ne peut que détester plus encore le gouvernement Charest d'en retarder le commencement. Et quand elle dénonce les contempteurs de la grève étudiante, on a des raisons d'espérer

une suite heureuse pour la génération réveillée. En 2012, un tel jeu de chiasmes est précieux.

L'écriture de Lise Payette, quant à elle, n'est pas transformée par la mise en récit du recueil. Dans un texte dénonçant le Plan Nord de l'ancien premier ministre Charest, la chroniqueuse écrit :

C'est comme s'il avait installé une grande pancarte sur le Québec : «GRAND SOLDE DU PRINTEMPS. TOUT EST À VENDRE. FAITES UNE OFFRE.» Soixante-douze pour cent du territoire québécois va être mis en vente ainsi, et son sous-sol va être vidé de ses richesses sans que nous ayons eu un mot à dire sur la transaction et sans que nous sachions ce que la vente va rapporter aux citoyens-propriétaires que nous sommes. Par la volonté d'un seul homme à qui nous avons collectivement retiré notre confiance, si ma mémoire est bonne, nous allons brader l'héritage de nos descendants sans bien savoir ce qui nous pend au bout du nez.

Ici, pas le temps de niaiser avec des images qui étofferaient le propos. C'est ça qui se passe, c'est ça qu'elle écrit. À quoi lui fait penser Jean Charest vantant le Plan Nord ? Ses élans lui rappellent «ceux du gars qui vient d'inventer un nouveau couteau à couper les frites, mais qui peut servir aussi à gossier du bois». L'image est douteuse, mais c'est ça qu'elle a en tête, c'est ça qu'elle écrit. Comme dans *Les Machos*, il faut que le message passe.

Lise Payette brandit, un peu partout dans son texte, des pancartes où l'on peut lire : «message». On dira ce qu'on voudra, on dira que ce n'est pas du beau et du bon, mais des pancartes tenues bien haut par une dame de quatre-vingt-un ans, on n'en voit pas beaucoup. C'est sans compter qu'on peut difficilement faire l'économie de l'expérience de Lise Payette, depuis son enfance dans le Sud-Ouest montréalais jusqu'à son doctorat honorifique de l'UQAM, en passant par cette rencontre touchante avec des étudiantes le lendemain de la tuerie à l'École polytechnique. Il y a aussi l'expérience d'une ministre : «C'est le rôle des souvenirs de remonter à la surface quand les événements font en sorte qu'on se retrouve devant des situations qu'on a déjà vécues. C'est ce qui m'est arrivé au début de cette semaine. Je me suis souvenu que nous pensions avoir si bien travaillé en 1977 en préparant la loi 101 que nous étions convaincus que la langue française, quoique fragile, ne risquerait plus jamais de disparaître. Grave erreur.» En effet, animatrice d'*Appelez-moi Lise*.

Finalement, je dirai ceci, de manière brutale et péremptoire : on lira les chroniques de Lise Payette pour faire la tendresse au Québec. Sinon, on va finir par le haïr, ce *wannabe* pays. **L**



« Euh... dis-moi que t'as pas laissé les linguini dans l'assiette d'aluminium en les mettant au micro-ondes... »